

ture annuelle comme à la rentrée, une harangue, un *compliment* qui résumait l'exercice écoulé ou annonçait les travaux de la saison nouvelle.

Voulez-vous me permettre de faire revivre, pour un soir, un usage aboli ; de fermer le siècle accompli, d'ouvrir celui qui va commencer demain, de saluer les auteurs disparus dont les œuvres demeurent, les comédiens qui firent notre gloire, et de célébrer ainsi le fait historique dont nous fêtons le centenaire aujourd'hui.

Il y a cent ans, la Comédie-Française avait failli disparaître. Ces acteurs, dont l'unique pensée depuis Molière était de bien servir la Maison du Maître, s'étaient divisés pendant la tourmente qui secouait et renouvelait la France, les uns enthousiasmés par la Révolution, les autres enroués par la Terreur. Des théâtres divers, Feydeau, Louvois, l'Odéon, le théâtre de la République, avaient successivement recueilli les débris dispersés de la Maison de Molière. La Comédie-Française était partout dans Paris, et il n'y avait plus de Comédie-Française !

Elle était si bien morte qu'à la date du 20 avril 1799, lorsqu'on voulut célébrer le premier centenaire de l'auteur d'*Athalie*, ce ne fut pas la Comédie, ce fut le petit Vaudeville de la rue de Chartres qui rendit l'hommage au grand Racine. A défaut des auteurs classiques, ce furent des chansonniers qui s'unirent pour glorifier l'immortel poète de la femme et de l'amour.

Mais un mois après, tout change ! Le Directoire devance la pensée de Bonaparte. Deux hommes que nous ne devons pas oublier, François de Neufchâteau et Mahéault, s'emploient à la difficile tâche de réunir les débris épars du théâtre, d'apaiser les colères des comédiens devenus rivaux, et le 11 prairial an VII, le jour où les troupes réunies se retrouvaient ici même, la Comédie-Française renaissait plus vivace et cette journée inoubliable réconciliait pour toujours les frères ennemis.

Le 30 mai 1799, le Théâtre-Français de la rue Richelieu avait rouvert par *le Cid* et *l'Ecole des maris* la salle qu'il n'a plus quittée depuis un siècle. Le 30 mai 1899, le Théâtre-Français a donné le même spectacle qu'il affichait il y a cent ans.

Entre ces deux dates, messieurs, que de fièvres, que d'événements et que de gloire ! tragédiens, de la République et comédiens de la Nation fraternisant sous le fier patronage de Corneille et de Molière, marchant désormais, comme aujourd'hui, unis et fidèles à la devise du logis : *Tous pour un, un pour tous*.

On peut dire que depuis cette soirée, date plus décisive pour elle que celle du fameux décret de Moscou, la Comédie-Française a vibré de toutes les émotions de notre histoire nationale, apportant son effort à toutes les heures de gloire et, aux heures de deuil, fermant ses portes, excepté pour les blessés. Et ce soir, devant vous, dans ce théâtre qui a vu passer tant d'ombres glorieuses, entendu les larmes et les rires des comédiens, les cris des poètes, il me semble voir se dresser pour vous saluer, comme nous le faisons nous-mêmes, ces grands artistes dont les bustes peuplent le logis illustre : Molé, Monvel, Contat, Fleury, Duchesnois, George, Lafont, Monrose, Firmin, Anais, les Brohan en comptant Jeanne Samary parmi elles, Samson, Geoffroy, Régnier, Provost, Beauvallet, Ligier — ces rivaux, ces émules, ces amis, ces maîtres — et les plus grands de tous, Talma, Rachel, Mlle Mars !

A côté d'eux voici ceux qui les inspirèrent, ces grandes voix maintenant muettes auxquelles ils prêtèrent leurs voix : après Etienne, après Arnault, applaudis sous le premier Empire, voici les nouveaux, les rénovateurs, ceux qui furent les *jeunes* et qui sont les ancêtres : Casimir Delavigne, Vigny, Victor Hugo, Dumas père, Scribe, Musset, Balzac, Ponsard, George Sand, Jules Sandeau, Emile Augier, Alexandre Dumas fils, Octave Feuillet, Auguste Vacquerie, Edouard Pailleron, le disparu d'hier ! « *J'en passe et des meilleurs*. » Il semble qu'on évoque, avec ces noms de tragédiens, de comédiens et de poètes, toute une épopée d'art et de rêve !

Messieurs, cette épopée est l'œuvre du siècle, le labeur de ces cent années de gloire que nous célébrons aujourd'hui. Et dans cette gloire, le public a sa part, la meilleure, la plus sûre : il est le collaborateur, il est le guide, il est le juge, il est l'ami. C'est lui qui nous soutient, qui nous avertit, qui nous attire.

Permettez-moi, je vous le répète, d'en revenir pour un soir seulement à l'usage de l'ancien régime, et de remercier, au nom de la Comédie-Française, de remercier en vous, avec une émotion sincère, toutes les générations de spectateurs qui fidèlement ont encouragé le théâtre depuis un siècle ! Ce sera payer une double dette de reconnaissance, la nôtre et celle de nos aînés. Si les rivalités ont souvent attaqué la Comédie, toujours votre suffrage lui est resté fidèle et l'a défendue. Que ce soir vous dise notre profonde gratitude !

Et puisqu'un siècle nouveau se lève, laissez-moi, mesdames et messieurs, souhaiter à la Comédie-Française — comme à la France elle-même — un avenir digne de son passé ! Laissez-nous, nous les comédiens d'aujourd'hui, fêter l'art, immortel qui grandit aussi la patrie, en saluant d'avance les acteurs à naître, les artistes encore inconnus qui cherchent, à l'heure où nous sommes, en quelque coin du grand Paris, une inspiration et une foi dans quelque volume du vieux Corneille ou du grand Molière.

Pour tout dire, mesdames et messieurs, en saluant devant vous, qui êtes, qui avez été, et qui serez nos collaborateurs de toutes les heures, saluons avec vous les espoirs, les œuvres et les rêves des comédiens et des poètes de demain !...

Et merci, encore une fois, au nom de notre chère Comédie-Française !

On a beaucoup applaudi M. Mounet-Sully et l'auteur du compliment.

J. H.

LES THÉÂTRES

Théâtre lyrique de la Renaissance :

Le duc de Ferrare, drame lyrique en trois actes, de M. Paul Milliet, musique de M. Georges Marty.

Le Théâtre lyrique de la Renaissance achève la série de ses essais, tel le bateau qui tâte la mer avant de se mettre en route. La représentation de *l'Enfant prodigue* ne s'expliqua que par l'impossibilité où l'on se trouva de réunir rapidement une troupe chantante ; celle d'*Oberon* fut très justifiée, celle du *Barbier de Séville* un peu moins et celle de *Martha* pas du tout. Celle du *Duc de Ferrare*, qui a eu lieu hier, l'est absolument, car il s'agit cette fois d'un ouvrage nouveau, de la première partition d'un compositeur de réel talent. L'occasion me paraît donc bonne, après avoir encouragé les débuts de l'entreprise, pour déclarer nettement qu'une troisième scène musicale n'aura de raison d'être dans l'avenir, artistiquement parlant, qu'en venant à faire connaître au public les chefs-d'œuvre ignorés — il y en a beaucoup — et les pièces inédites — il y en a plus encore. — Quant aux opéras et opéras-comiques déjà divulgués ou soi-disant célèbres, leur place n'est pas là.

M. Marty, qui remporta le Prix de Rome en 1882, écrivit *le Duc de Ferrare*, sa première partition, je le répète, à son retour de la villa Médicis. Il y a donc une quinzaine d'années qu'il en conçut le

plan et le mit à exécution. La simple équité nous commande d'établir ce point et de tenir compte de ses conséquences pour formuler notre jugement. Est-ce en parcourant l'Italie, en visitant la ville de l'Arioste et en y voyant l'endroit où le margrave Nicolas III fit décapiter, vers 1425, sa femme Parisina Malatesta et son fils naturel Hugues, amants incestueux diversement chantés par Byron et par Donizetti, que le jeune musicien eut l'idée de reprendre l'antique sujet de *Phèdre* et de le traiter lyriquement ? Je ne sais. Toujours est-il que la terrible aventure dont un poète et un compositeur avaient précédemment tiré parti, semble avoir inspiré M. Paul Milliet, au moins dans les grandes lignes de l'épouvanté et tragique libretto qu'il a donné à M. Georges Marty.

Voici l'essentiel de ce libretto : le farouche et cruel duc d'Este vient d'unir son automne à un printemps. Il envoie au devant de Reginella, sa femme, Alfonso, son fils, qui sans la connaître, la sauve, sur la route, d'un péril de mort. Et cela décide aussitôt de la destinée des enfants. A peine a-t-il revu l'épouse que l'époux part pour la guerre, laissant à celui qu'il soupçonne déjà vaguement le soin de garder l'honneur de la maison. Pendant son absence, la faute est commise et, sous nos yeux, tombent dans les bras l'un de l'autre Reginella et Alfonso. Le duc, rentré précipitamment à Ferrare, ne peut douter de ce qui se passe et, à l'aide d'une ruse abominable, fait tuer l'amante par l'amant lui-même, qu'il livre ensuite aux coups furieux de ses soldats. Sombre et sauvage dénouement qui, par sa grandiose horreur, rappelle certaines vengeances de maris du théâtre espagnol.

La partition, en ses théories, témoigne de deux influences souveraines et contradictoires : celle de Wagner, le Wagner de *Tristan et Iseult*, et celle de Gounod, le Gounod de *Roméo et Juliette*. Je ne le reproche pas plus que de raison à M. Marty, car je défie qui que ce soit de se montrer absolument original et personnel à ses débuts. Le système adopté est celui du *leit motiv*, de la mélodie à l'orchestre. Mais ici le *leit motiv*, de caractère tout plastique, subit peu de transformations et ses retours continuels ne sont pas sans monotonie. D'autre part, la mélodie, confiée à tel ou tel instrument, n'est presque jamais chantée par la voix et le style syllabique qui s'ensuit, diminue, selon moi, la force expressive des paroles. Ces réserves faites, il me plaît de louer la fermeté d'écriture, la vigueur de touche qui marquent les pages principales de l'œuvre. J'ajoute que le charme ne manque point à l'auteur ; je n'en veux pour preuve que la jolie phrase du premier duo dite par Reginella. Enfin le dernier tableau, violent, rapide, où la musique brève, nette, brutale, entrecoupée de silences, suit très bien l'action, est d'un sentiment dramatique excellent. Comme le théâtre qui lui a offert l'hospitalité s'essaye en ce moment, M. Georges Marty s'est essayé en composant *le Duc de Ferrare*. Ces essais sont des plus honorables.

M. Séguin dessine magistralement, en artiste de haute probité et de rare autorité, la figure du mari ; M. Cossira prête ses belles notes de ténor, justes, vibrantes et amples, au rôle d'Alfonse ; Mlle Martini tient avec talent celui de Reginella ; MM. Soula Croix et Delaquerrière, Mlle Lebey, paraissent en des personnages accessoires. On a applaudi, acclamé, rappelé M. Marty, qui a dirigé de façon précise, sûre et simple, l'exécution orchestrale de son ouvrage.

Alfred Bruneau.

COURRIER DES THÉÂTRES

A la Comédie-Française, c'est M. Delaunay qui jouera, le 6 juin prochain, le rôle de Pierre Corneille dans *Deux Amis*, à-propos en vers de M. Tancrède Martel, qu'on donnera pour le 293^e anniversaire de notre grand tragique.

+

Au Conservatoire :

Aujourd'hui mercredi, à dix heures, examen des classes de MM. de Martini, Vernaele, Mangin et Mme Féraud (solfège des chanteurs, lecture).

De 4 à 8 heures, mise en loges (harmonie).

Résultats de l'examen des instrumentistes qui a eu lieu hier. Sont admis au concours de fin d'année :

Classe de M. Kaiser : MM. Arcouet, Baudouin, Doucet, Dussaussoy.

Classe de M. Cuignache : MM. Arthur Baudet, Bivre, Cahuzac, Clerc, Deré, Hue, Matignon, Mellin, Montfeuillard, Savry, Théroine.

Classe de M. Rougnon : MM. Lucien Boulnois, Cardon, Jacob Lortal, Macok, Marchet, Paul Minsart, Robert Moreau, Ringhsel.

Classe de M. Bourdon : MM. Bourbon, Brin, Cœur, Gaston Dubois, Gillet, Hermans, Lamouret, Langrand, Leitert, Morel, Rambourcy, Troupel.

Classe de M. Schwartz : MM. Delgrange, Elcus de Francmesnil, Jean Masson, Nizet, Pesse, Schoual, Tourret, Vandermotte.

Classe de Mlle Hardouin : Mlles Famé, Madeleine Watres, Planquais, Dénéré, Marcelle Lavarrenne, Jannot, Leroux, Moulinet, Lecorché, Derbez, Cerf.

Classe de Mme Leblanc : Mlles Bourge, Zha, Pererol, Davain, Merlin, Meuret.

Classe de Mlle Renart : Mlles Gebel, Paltot, Suzanne Sauvaistre, Fèvre-Croué, Patte, Denise Sauvaistre, Daumain, Julien, Béguin, André, Noddi, Parriaud, Poulaiah.

Classe de Mme Maréchal : Mlles Lemann, Richel, Weiss, Dailly, Merlon, Gicquel, Lenigée, Abadie, Dupré, Claire Bouissel.

Classe de Mme Toy : Mlles Alice Morhange, Gille, Milliaud, Jeanne Garnier, Morin, Beau-Bussière, Hélène Morhange, Braun, Sabatier, Recouvreur.

Classe de Mlle Mayer : Mlles Charlotte Ambrossetti, Cottard, Ruby, Juliette Ambrossetti, Popitz, Deguin, Morillon, Charlotte Lamy, Antoinette Lamy, Davaine.

Classe de Mlle Lhote : Mlles Lazard, Augustine, Lacroix, Catherine, Marois, Mauger, d'Aubreville, Rolier, Barbé, Ellie, Ganeval, Sellier, Réal.

Les examens, commencés à neuf heures du matin, se sont terminés à huit heures du soir.

+

L'Opéra-Comique, étant tenu de donner avant la fin de la saison la reprise de *Joseph* et celle de *l'Eclair*, remet aux premiers jours du mois d'octobre les débuts annoncés de Mlle Gerville-Réache.

La nouvelle pensionnaire de l'Opéra-Comique ne paraîtra, naturellement, sur aucune autre scène avant ses débuts.

La représentation de *Cendrillon* annoncée pour le dimanche 18 juin ne pourra pas avoir lieu à cette date, M. Fugère allant ce même jour à La Flèche, prendre part à la représentation organisée en l'honneur de Léo Delibes. *Cendrillon* sera jouée le lendemain lundi 19.

+

Ce soir, au Gymnase, clôture annuelle avec *Marraine et 1807*.

+

Ce soir, au théâtre des Variétés, 100^e représentation.